Arrêt sur image

Des hommes courent dans une rue de Paris, ils courent en tirant sur tout ce qui bouge, sur les blanches, sur les noirs, sur les jaunes, sur ceux qui sont attablés et sur celles qui flânent, sur celles et ceux qui sourient, qui s'étreignent en dansant. Eux ils courent, ils crient leur haine à la face du monde, ils hurlent d'une voix rauque leur passion de mort et la grandeur d'Allah. Silence. Sidération devant ces astres brusquement éteints qui jonchent les trottoirs. Vient le hululement des bienfaitrices et tardives sirènes. Rouge sombre, celui du sang séché sur le pavé. Noir. Enfin. Dormir, rêver peut-être, cauchemarder.

Alors parlons-en avant qu'il ne soit trop tard, parlons-en librement, sans contraintes et sans illusions ou presque, puisque aussi bien il est peut-être déjà trop tard ; à moins que...

Ces hommes, qui sont-ils ? Des loups garous. Oui, on peut bien les appeler ainsi, ces hommes et parfois ces femmes de la nuit, des *Werwölfe*, les loups garous de l'islam, qui font songer à ceux qui tiraient au hasard, dans les rues de Berlin, après la défaite, l'effondrement du Reich de mille ans ; sauf qu'ici mille ans et plus se sont déjà écoulés. Sur quoi écrire, de quoi parler ? Ni des extrémismes, ni des salafismes, ni d'islamisme, ni des Croisades, ni de la Reconquista, ni du colonialisme, ni des nationalismes, ni d'économie, ni de conditions socio-culturelles, ni de ceci, ni de, ni de... Mais de quoi alors ? De l'islam, tout simplement, et de ce qui a commencé il y a très, très longtemps, en 833 par exemple, avec une

interrogation bizarre, absurde et décisive comme un impensé qui fait irruption dans un éclair de lumière, fournit le titre de ce livre et puis disparaît. Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe, c'était avant les Croisades, avant la naissance d'Averroès, avant la Reconquista, des siècles avant le colonialisme, les nationalismes, la découverte du pétrole, la déclaration Balfour ou les accords Sykes-Picot, bien des siècles avant que des hommes dérisoirement masqués en viennent à parcourir les rues de Paris en hurlant leur haine, leur désespoir et leur humiliation.

Chapitre 1 : Orientation

Tant de calamités ont été récemment le fait de personnes se réclamant de l'islam ou de l'islamismes[1] que les Infidèles ont assurément gagné le droit de l'interroger, autant ou presque que les Croyants, les Musulmans. Et de fait l'islam, ou du moins le mot, a envahi le débat public à tel point qu'il est devenu impossible d'y échapper. En la matière ce sont donc les circonstances qui nous obligent à « aller y voir » même si l'on peut ressentir comme une contrainte — il en est de pires — cette obligation qui nous est de facto imposée d'y réfléchir et donc de s'en donner quelques moyens forcément rudimentaires. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les orientalistes[2] professionnel(le)s se gardent très généralement d'intervenir dans les débats passionnés, sinon toujours passionnants, qui nous assiègent. On les comprend, encore que leurs voix fassent parfois cruellement défaut au milieu du vacarme ambiant. Quant à moi, j'ai cru pouvoir ou devoir ajouter à ce vacarme un texte que j'aurais aimé lire, ou plutôt dont j'aurais voulu découvrir des versions plus autorisées, érudites et détaillées. Celles-ci existent d'ailleurs en un sens, j'en ai croisé quelques-unes et j'ai eu à cœur de leur offrir une escapade hors de l'abri rassurant des bibliothèques.

Précisons d'ores et déjà qu'il ne sera question dans ce texte que du courant dominant de l'islam sunnite, lequel il est raisonnable de qualifier d'« orthodoxe », hors donc le shiisme naturellement, mais aussi le wahhabisme et des variantes de l'islam

numériquement très marginales, tandis que le sunnisme orthodoxe rassemble plus des quatre cinquièmes de la population musulmane mondiale. Cette restriction vaut pour quasiment la totalité du texte et sera rappelée de temps à autre afin d'éviter des malentendus sur ce point important.

À la lectrice pressée je proposerai dès le seuil quelques principes, quelques hypothèses, et aussi quelques conclusions prématurées, souvent paradoxales en ce qu'elles s'éloignent bel et bien d'une doxa aujourd'hui pas si éclatée qu'il paraît. Et pour céder à une manie occidentale bien connue et clarifier trop vite des objets obscurs, je distinguerai trois pôles, qui touchent respectivement à l'histoire, à la géographie et à la théologie. Commençant par l'histoire, l'hypothèse qui s'impose est que l'on ne peut se contenter d'observer sur un temps court, disons les deux derniers siècles, soit encore ce que les historiens désignent traditionnellement comme la période contemporaine. Bien des questions, bien des problèmes, mais aussi, on l'espère, bien des réponses possibles, viennent de beaucoup plus loin. Ne pas remonter plus haut que le dix-huitième siècle, c'est se condamner pratiquement à ne considérer l'islam que dans ses rapports avec l'occident[3]. Et c'est bien ce que l'on observe dans les débats d'aujourd'hui. Seules ou presque y interviennent les questions politiques nées de frottements somme toute récents. Que les conséquences de la colonisation, laquelle ne se réduit nullement aux diverses vilenies imputées à l'occident, continuent de jouer un rôle conséquent dans le monde d'aujourd'hui, ceci n'est pas douteux. Mais outre les torsions pour le moins étranges que l'on fait subir à cette histoire moderne et très partielle avant même que de devenir partiale, celle-ci est bien loin de nous éclairer sur quantité d'objets plus profonds et plus anciens. Nous la laisserons donc ici largement de côté, sachant qu'il est toujours facile de s'y rapporter si nécessaire.

La géographie réserve elle aussi quelques surprises. Notre regard du sud de l'Europe se centre naturellement sur la Méditerranée, ce *mare nostrum* familier, cette mer qui a eu vocation à représenter le centre du monde connu et qui l'a fait, ô combien

brillamment ! Et s'agissant d'islam, c'est le monde arabe qui nous vient d'abord à l'esprit, avec son couchant (*maghreb*) et son levant (*machreq*) : de Tanger à Bagdad grosso modo. C'est d'ailleurs là le monde avec lequel nous avons quotidiennement à faire. Et cependant... *Ex oriente lux*, dit-on ; seulement tout dépend de quel orient il s'agit et en matière d'islam nous nous sommes trouvés lentement décentrés, donc aussi désorientés. Assurément l'islam est né dans la péninsule arabique et le monde arabo-musulman a ceci de particulier que l'islam y règne depuis des siècles pratiquement sans partage. Il vaut la peine de noter ce point, à la fois banal et important. D'une part les cultures « locales », berbères par exemple, ont été souvent malmenées et ne sont pas en mesure de concurrencer la culture musulmane à grande échelle, d'autre part les cultures antiques (punique, égyptienne, et même hellénique) ne sont plus immédiatement présentes. Un Égyptien d'aujourd'hui est certes fondé à s'enorgueillir des magnifiques vestiges de la culture égyptienne antique, mais Osiris n'exerce plus guère son magistère sur le pays d'Égypte, ayant plutôt émigré vers divers ésotérismes largement occidentalisés.

Nous sommes donc quotidiennement en contact, parfois difficile, avec le monde arabe et un islam depuis très longtemps hégémonique. Et plus à l'est ? Plus à l'est il y a l'Iran. Et plus à l'est encore ? Pour nous il n'y a rien ou presque, sinon des marches par essence décentrées et marginales, sous forme de « stans » plus ou moins oubliés et obscurs (Uzbekistan, Kyrgyzstan, Turkmenistan, Tajikistan, Pakistan, Afghanistan, Kazakhstan...) desquels n'émergent plus que quelques villes devenues destinations touristiques (Bukhara, Samarkand, Lahore...) et des régions réservées aux trafiquants en tous genres et aux correspondants de guerre, des steppes arides, des déserts brûlants, des montagnes vertigineuses (Karakoram). Que reste-t-il, ruines perdues dans la poussière du désert et celle de notre esprit, de Merv, Tus, Balkh, Herat, Nishapur, Gurganj, Balasagun, Ghazni et beaucoup d'autres ? Bien peu de choses. Et pourtant, si l'on veut comprendre quoi que ce soit à la grande culture de langue arabe, celle qui fleurit grosso modo

entre 800 et 1200, c'est là d'abord qu'il faut se rendre en esprit, car c'est là, dans cette Asie Centrale bien nommée, que sont nés (comme l'indiquent souvent leurs noms), ont vécu, ont travaillé, entre beaucoup d'autres et dans un complet désordre, al-Farabi (alias Alfarabius, dit parfois « le second Aristote »), Ibn Sina (alias Avicenne, auteur entre autres du Canon de la Médecine), al-Biruni (entre autres génial astronome et physicien), al-Khwarizmi (auquel on attribue l'invention de l'algèbre), Omar Khayyam (le grand poète qui fut aussi génial mathématicien ; certains suggèrent qu'il y avait en fait deux homonymes, tant l'œuvre impressionne), al-Mamun, le Calife de la mihna ou « inquisition » (qui a régné à Merv avant de se transférer à Bagdad et poser la question absurde à laquelle le prologue ci-dessus fait allusion ; voir ci-dessous aux chapitres 4 et 5), Ibn Hanbal (le grand opposant au précédent), Ferdowsi (l'auteur du Shāh Nāmeh ou Livre des rois, l'immense épopée persane), Muhammad Balkhi (dit Rumi ; un des poètes de langue arabe les plus fameux et les plus populaires), al-Ghazali (le théologien majeur de l'islam sunnite), etc.

Et plus à l'est encore ? Plus à l'est on trouve l'Inde et la Chine, nul ne le disputera. La Chine, pour simplifier énormément, restera en dehors de notre histoire[4]. Mais l'Inde, où est mort Alexandre, certainement pas. Dans les villes d'Asie Centrale autrefois immenses, perdues dans les steppes et les déserts les plus inhospitaliers, où l'eau était le premier trésor, des villes pourvues de systèmes d'irrigation que la Ville elle-même, Rome, leur aurait enviés, dans ces villes on a parlé toutes sortes de langues et fort peu apparentées entre elles, depuis des dialectes persans jusqu'aux ancêtres du turc, aux variantes du mongol, aux langues indiennes ou chinoises, etc. Et qu'y écrivait-on ? Le persan d'abord, l'arabe ensuite, le turc enfin, dernier venu, langue d'une culture d'abord nomade, tardivement écrite et acclimatée. Trois langues dominantes donc (en simplifiant toujours énormément), mais surtout deux, la langue « locale », le persan, à laquelle vient s'ajouter l'arabe dont le succès en tant que langue véhiculaire et de culture, portée par l'islam, est remarquable. Et quels dieux y adorait-on, dans des

sanctuaires en tous genres, de toutes formes et matières, des plus humbles aux plus magnifiques ? Ceux-ci sont trop nombreux pour espérer en dresser une liste, même partielle. Zoroastre conserve peut-être un certain droit d'aînesse, mais aussi Bouddha, et puis la théorie des divinités du panthéon indien, sans parler du judaïsme articulé en hébreu ou du christianisme nestorien porté par des langues comme le syriaque, variante de l'araméen, l'une des grandes langues véhiculaires de l'antiquité, ou encore les divinités de diverses cultures nomades, etc. Allah est le dernier venu, souvent accepté, dominant quelquefois plus formellement que réellement, rarement hégémonique, jamais seul. Car décidément, en toutes choses régnait alors une variété apparemment désordonnée, un véritable multiculturalisme si l'on tient au mot, une vie jaillissant au beau milieu des heurts les plus brutaux, des ordures, des violences, des excréments, des ors et des miniatures, dans la poussière et la lumière des caravansérails du désert comme des immenses mosquées ou des temples bouddhiques parfois détruits[5].

Mais en quoi tout ceci touche-t-il directement à la question de l'islam qui nous occupe ici ? En un mot il s'agira entre autres choses de tourner notre regard vers un ailleurs très lointain dans l'espace comme surtout dans le temps et qui pourtant figure le creuset d'où une véritable culture musulmane a pu prendre son essor. Cet ailleurs, qu'on le veuille ou non, ce n'est pas la péninsule ibérique, précisément toute proche, ce n'est pas al-Andalus avec Averroès l'incontournable, c'est bien plutôt une Asie Centrale persianide, une Perse entendue comme un trait d'union majeur entre « orient » et « occident », qui elle-même a depuis toujours été puiser une sagesse singulièrement fertile dans son antique tradition impériale et aristocratique tout en lorgnant sans cesse du côté de son immense voisin d'à côté, l'Inde. Déjà al-Biruni avait passé plusieurs années en Inde, d'où il avait rapporté à la fois des connaissances scientifiques de premier ordre et l'un des premiers très grands livres de voyage, bien antérieur et sans doute plus profond que le fameux journal du voyage en Chine de Marco Polo. C'est dire aussi qu'un jour l'épisode iranien d'aujourd'hui

apparaîtra pour ce qu'il est : un intermède que l'on dirait grotesque si tant de périls et de souffrances très réels n'y étaient engagés[6]. D'un autre côté, force est de constater que depuis six siècles et plus l'islam arabe sunnite s'est coupé de nombreuses sources vives, engagé dans une recherche de pureté formelle qui ne peut que déboucher, comme toutes les entreprises de ce type, sur ce qui apparaît au regard des valeurs « occidentales » comme une longue stérilité ; on fera cependant attention, j'y insisterai, qu'il s'agit là d'un jugement subjectif. Disons qu'il embrasse non seulement bien des « occidentaux », mais encore de nombreux Musulmans ou personnes « d'origine musulmane », souvent des « intellectuels » pour autant que cette catégorie ait un sens, qui ont depuis longtemps ou depuis toujours vécu au contact de la culture occidentale (pour ne pas écrire, *horresco referens*, coloniale), l'ont pleinement assimilée et faite leur. Tout ceci pointe donc vers un décentrement nécessaire et une sortie au moins partielle de cet al-Andalus en grande partie mythique, que les occidentaux se sont construits d'abord à leur propre usage et qui a fini par représenter davantage un obstacle idéologique qu'une supposée belle et unique occasion dont il conviendrait d'éternellement regretter qu'elle ait été manquée.

J'ai mentionné plus haut la théologie et j'y viens, encore qu'un peu tard puisque, suivant un ordre des préséances très ancien, j'eusse dû plutôt commencer avec elle. Pourquoi en parler ? Parce qu'un siècle et demi après Marx il est devenu ou il reste parfois difficile à certains d'imaginer que la vie des hommes n'est pas forcément dominée, même vue à grande échelle, par l'économie, les conditions socio-culturelles et autres. De fait, on fera ici l'hypothèse, absurde pour beaucoup, osée pour certains, évidente pour quelques uns, que la religion, et même la théologie, le savoir censé l'appréhender, a directement son mot à dire, qu'elle peut même être parfois cause plutôt que conséquence de l'action des agents évoqués plus haut[7]. Plus spécifiquement : se peut-il que des idées apparemment fort « abstraites » touchant la nature de la Révélation ou celle de la Création, se peut-il vraiment que de

telles conceptions, développées par exemple à Bagdad au neuvième siècle (de l'ère chrétienne) en amènent quelques uns, un millénaire plus tard, à tirer aveuglément à la kalashnikov dans les rues de Paris ? À cette question je répondrai d'un seul mot : oui. Du moins je maintiendrai que certains fils de l'histoire et de la causalité sont de fait assez visibles pour les suivre, des fils parfois fort gros, parfois plus subtils mais non moins solides, des fils qui ne se rompent pas ni apparemment ne nous trompent, des fils qui se dévident et mènent y compris jusqu'au chauffeur fou d'un camion fou roulant sur des corps d'enfants, un soir de fête en bord de mer. Certains fils ; non pas tous les fils. Il n'y a pas de fatalité et la causalité dont il est malgré tout question n'est par nature ni historique ni univoque. Mais ces fils existent. S'appliquer à nier leur existence constituerait la pire des attitudes. D'ailleurs rien ou presque n'est étranger à l'humain et par exemple la théorie de climats n'est nullement à rejeter d'emblée : le désert a toujours exercé, exercera toujours une puissante attraction sur des hommes perpétuellement en quête de pureté, et l'érémitisme, comme son nom l'indique, ne prospère pas si volontiers dans des contrées pluvieuses. Aujourd'hui les sciences sociales ont à prendre en charge des lieux, des temps, des conditions, des circonstances, des activités extrêmement diverses, et il leur incombe en principe de rendre compte de certaines constantes, certains invariants qui ressortent avec force. Ici je ne craindrai pas de faire feu de tout bois, avec des emprunts implicites ou hétéroclites à l'anthropologie comme à la psychanalyse par exemple. Cette dernière a d'ailleurs depuis longtemps repéré la religion comme l'illusion humaine la plus tenace, celle qui possède le plus long passé et dispose sans doute du plus long avenir. En quatre mots qui conserveront toujours de leur mystère : *omnis potestas ab alio* — tout pouvoir est vicarié.

Et la philosophie ? Et les philosophes, ces amis de la sagesse ? Ce texte a vocation à simplifier et à ce titre il eût été plus sage de ne rien dire, ni de la philosophie, ni des philosophes. Si cette ligne m'a paru difficilement tenable je me suis limité à quelques remarques interpolées et à une courte visite du côté des aver-

roïsmes. Mais rappelons d'abord quelques vérités premières, à commencer par ces controverses sans fin auxquelles a donné lieu une *falsafa* par essence étrangère et même clairement grecque. On peut avancer qu'en islam, philosophie et raison ont été souvent et largement identifiées, encore que ce mot de « raison » convienne assez mal ; j'y reviendrai. On peut dire encore, toujours en taillant à la hache, qu'un certain partage s'est effectué entre le (néo) platonisme oriental et l'aristotélisme occidental, même si le péripatétisme arabisant, comme tant d'autres choses, est né lui aussi largement en « orient », autrement dit en Asie Centrale et en Perse, pour migrer à travers la Bagdad abbasside vers l'ouest et jusqu'à la péninsule ibérique. Pour nous, centrés sur la Méditerranée et sur al-Andalus, ni Platon, ni Plotin, ni Proclus, ni Jamblique n'ont joué, au moins à découvert, les premiers rôles, sans parler de la caravane des richesses « orientales », sémitiques ou persianides, zoroastriennes et moins encore bouddhistes. Ni non plus Archimède, ce qui scientifiquement fut de grande conséquence. La philosophie s'est identifiée à la raison, puis celle-ci à une certaine image d'un Aristote extrêmement tronqué et inévitablement distordu par les traduction. On se souvient alors du succès presque millénaire du remarquable traité d'al-Ghazali sur l'*Incohérence des philosophes*, dont l'immense popularité ne s'est jamais démentie en terre sunnite et qui a résisté à la critique acérée d'Ibn Rushd (Averroès), consignée dans son *Incohérence de l'incohérence*, avant de résister au temps et d'étendre une influence qui a traversé les siècles jusqu'à notre présent. Il y a lieu de parler, en islam sunnite, d'une véritable défaite de la philosophie et par là-même de la raison : al-Ghazali plutôt qu'Ibn Rushd. On aura compris que nous ne sommes pas ici au royaume de l'érudition mais ce fait est massif, gros de conséquences sur l'histoire de l'islam et qui nous concernent, bon gré mal gré, très directement, hic et nunc. Bien entendu toute cette histoire est infiniment plus complexe, donc aussi plus intéressante, et j'y reviendrai au moins par raccroc. En termes de — beaucoup trop — grandes orientations, on pourrait écrire que l'islam sunnite a consacré, il y a plus de huit

cents ans, une sorte de réfutation de la *Métaphysique* — et du *De Anima* — d'Aristote, laquelle a pu être comparée à la réfutation kantienne des prétentions de la métaphysique générale, tandis que le corpus logique aristotélicien était remis à sa place, somme toute modeste pour le théologien. Par contre, dans le soufisme et en islam shiite, l'apport et l'influence du néoplatonisme ont été et demeurent considérables.

Tenons-nous en à ces quelques indications pour le moment. Elles devraient suffire à éclaircir une orientation de ce texte qui vise tout de même, apparemment de loin mais en fait de très près, à aborder les questions d'aujourd'hui. J'ajouterai qu'il s'agit spécialement de la situation française, pour autant que les communautés musulmanes d'Allemagne et d'Angleterre par exemple, sont très différentes, et très différentes entre elles. Il est d'ailleurs étonnant de constater à quel point subsistent dans l'islam les trois grands pôles que l'on repérait en Asie Centrale il y a de cela mille ans : le pôle arabe, le pôle turc, et un pôle persan dont les liens avec l'Inde (donc en particulier avec le Pakistan d'aujourd'hui) ont toujours été forts. Les immigrations musulmanes respectives en France, en Allemagne et en Angleterre (jusqu'aux vagues de ces dernières années) ne sont pas distribuées autrement, reflétant il est vrai, pour la France et l'Angleterre, la distribution coloniale. Toujours est-il que, s'agissant à nouveau de théologie, je me concentrerai sur le monde arabe et la version sunnite orthodoxe, pour laquelle al-Ghazali demeure la référence obligée. Il ne sera question ni des salafismes, ni par exemple du wahhabisme. Encore une fois, comprendre ce qui se passe aujourd'hui, ce n'est pas ou pas d'abord s'obnubiler sur le phénomène colonial et ses conséquences, ce n'est pas davantage se focaliser sur ce que l'on appelle à bon compte les « extrémismes », moins encore sur ce soi-disant « islamisme » qui ne veut pas dire grand-chose ; c'est plutôt tenter de pénétrer ce qu'il en est du destin de l'islam depuis huit cent ans et plus, dans le monde arabe et donc sunnite en particulier puisque c'est celui que nous rencontrons, en France du moins, le plus communément. Cela dit le temps presse, et ne presse pas ; ces

pages ne peuvent donc qu'osciller, comme al-Ghazali lui-même et dans une certaine mesure comme nous tous, entre le vacarme des urgences de l'instant et les requêtes silencieuses de l'éternité.

Ainsi dans les quatre chapitres suivants sera-t-il directement question de théologie ou du moins de quelques grands principes, puisque je me garderai, ne serait-ce que par ignorance, d'entrer dans le détail de la dogmatique. Nous tâcherons de jeter un œil vers le Ciel avant que de revenir sur Terre. Je n'hésiterai pas non plus à chercher quelque secours auprès des très suspects *falasifa*, mettant à contribution des philosophes il est vrai plus modernes. Et je livrerai dès à présent une conclusion qui demandera à être non seulement étayée dans ses principes, mais également précisée et raffinée dans sa formulation : il existe en islam (sunnite orthodoxe) une tendance certaine au refus des médiations. On verra que cette assertion se monnaie de multiples manières et qu'elle permet de rendre compte de façon convaincante de phénomènes quant à eux très concrets, comme les rapports difficiles, à dire le moins, de l'islam avec la démocratie ou encore avec la science au sens usuel et moderne de ce mot. Il y a là, je ne le dissimulerai pas, une formulation que l'on pourrait dire métaphysique, que j'aimerais prudente, d'une certaine faille, le repérage peut-être d'une réelle différence spécifique qui n'est pas ouverte à toutes les conciliations, d'autant qu'elle se transcrit elle-même pour une part en termes d'une absence ou un déficit de conciliation. J'ajoute qu'un Musulman pieux, érudit et moderne, trouvera ou trouverait ci-dessous bien des raisons de protester, dont sans doute de fort légitimes. Il est pourtant difficile de croire que certaines remarques que l'on ne peut qualifier que de théologiques, aussi naïves ou partiales sonnent-elles, soient entièrement controuvées, étant donnée l'observation quotidienne de phénomènes auxquels elles confèrent un sens manifeste, souvent une forme d'explicitation, parfois d'explication. Je préciserai aussi que la question ne consiste pas à se demander par exemple s'il est possible de tirer du texte du Coran une interprétation pacifiante accordée aux exigences minimales de l'occident contemporain. À cette question la réponse est très

certainement positive. C'est possible — et c'est essentiellement sans intérêt, sauf étroitement politique et à court terme. Car un tel jardin des délices, s'il s'avérait artificiellement suspendu au-dessus d'un noir désastre, ne résoudrait rien. Seul le terreau en lequel fermente et se dépose un patient alluvionnement herméneutique est susceptible d'accueillir des plantations authentiques et durables. Ce terreau existe-t-il dans l'islam sunnite d'aujourd'hui ? Le sol n'a-t-il pas été depuis fort longtemps arraché, balayé par le vent du désert ? Et quand bien même ce ne serait pas le cas il y faudrait avant tout du temps, un temps long, très long même, le temps perdu de l'histoire, un temps qui nous fait très évidemment défaut. Telles sont les questions qui valent, les plus difficiles et, autant le dire, les plus angoissantes.

De fait il est difficile d'éviter aujourd'hui de s'interroger au sujet de ce qui est susceptible d'apparaître comme une très longue stagnation, dans une très grande partie du monde musulman. Ce sont les événements eux-mêmes qui ne cessent de nous forcer à mettre le nez dessus, ce sont leurs conséquences tragiques qui nous confèrent un certain droit à la réflexion, à l'interrogation, à l'enquête. Ce sont aussi les Musulmans qui sont les premiers à l'éprouver dans leurs âmes et à en souffrir, comme certains d'entre eux nous le soufflent ou crient très fort, parfois au péril de leurs vies, parfois aussi à travers des canaux aussi inattendus que celui de la télévision officielle égyptienne[8]. La chose est délicate : nous avons ici en vue une période qui s'étend sur six siècles et plus, à travers un espace qui va de Fès à Bagdad ou encore d'Istanbul et Alep au Caire et à Médine. Autant dire qu'il est pour le moins difficile et malvenu de dire quoi que ce soit dans une telle généralité ou globalité. Je choisis ce mot de « stagnation » parce qu'il dit bien ce qu'il veut dire. Stagnation s'oppose à progrès ; ce progrès supposé, cet espoir éventuellement déçu fait lui-même signe vers un point de vue historicisant et occidental. Cette stagnation du monde arabo-turc est donc à l'évidence relative ; elle n'existe que par la comparaison devenue inévitable avec un « occident » malgré tout épris de « progrès » serait-ce à son corps défendant.